



Ben Jelloun s'enferme dans Tazmamart

Libération, 15.1. 2001

Cela ne pouvait que mal tourner. Tahar Ben Jelloun en était sûr. Dans son dernier roman, il a choisi de raconter la vie d'un de ces 58 militaires, emmurés vivants pendant dix-huit ans par le roi Hassan II dans le bagne de Tazmamart, en plein désert marocain. L'écrivain soupire: «*Je savais très bien qu'on me dirait: "ah, tu te la bouclais pendant toutes ces années et maintenant..." C'est vrai qu'à l'époque je n'ai rien fait pour ces hommes*». Et maintenant? Neuf ans après la fermeture de la forteresse, Tahar Ben Jelloun se retrouve à son tour pris au piège de Tazmamart.

Chez Pivot. La semaine dernière, deux scènes ont lieu presque en même temps, l'une à Rabat, l'autre à Paris. Invité mercredi par la Fédération des droits de l'homme (FIDH), qui tenait son congrès au Maroc, Ahmed Marzouki, un rescapé du bagne, lance devant une salle bouleversée: «*Nous n'avons rien appris d'autre qu'à être militaire et à mourir dans le noir*». Il n'évoque même pas son livre, *Tazmamart, Cellule 10*, le témoignage de sa captivité (lire ci-contre).

Deux jours plus tard, Tahar Ben Jelloun est sur le plateau de Bernard Pivot. Lorsque *Bouillon de Culture* a lancé ses invitations, avant les fêtes de Noël, aucune polémique n'a encore éclaté autour de son livre *Une aveuglante absence de lumière (1)*. Au contraire. Dans l'imagerie médiatique, cet auteur marocain, installé à Paris depuis 1971, est la figure même du «gentil contre les méchants», l'homme qui a vendu à 400 000 exemplaires *le Racisme expliqué à ma fille*.

Ben Jelloun n'est à vrai dire jamais avare d'un «J'accuse» et siège volontiers au tribunal parisien des Grandes Consciences. En avril 1995, il harangue la classe politique sur la Tchétchénie: «*Un peu de décence! Un peu de courage!*». Dans le quotidien espagnol *El Pais*, en 1997, il s'indigne de ces intellectuels qui osent rester silencieux sur l'Algérie. Dans *l'Express*, en 1999, il précise sa position «*d'écrivain impliqué*»: «*Je m'implique dans des combats et des valeurs - la justice, la liberté, la dignité - qui sont ceux de tout intellectuel qui se respecte. Cela me paraît même être un devoir (...). En tout cas, c'est ma raison d'être littéraire*».

Au Maroc, si Ben Jelloun est aussi un «écrivain impliqué», ce serait plutôt à la Cour. En 1987, lorsqu'il reçoit le prix Goncourt pour *la Nuit sacrée*, Hassan II lui envoie ses «*Félicitations paternelles*» et «*sa haute sollicitude*». Invité, décoré, fêté à Marrakech par le monarque, il devient peu à peu ce que le Maroc appelle «un protégé». Pendant ces années de plomb, Ben Jelloun ne risquera jamais un murmure, alors que s'accumulent les dénonciations dès le début des années 1980. «*Nous sommes un peu plus que des rats, beaucoup moins que des hommes*», dit notamment la première lettre sortie du bagne, rendue publique en 1981 par Christine Daure-Serfaty. Pour expliquer son silence, Ben Jelloun avance aujourd'hui: «*J'étais comme tous les Marocains, j'avais peur. Je ne voulais pas affronter Hassan II de face. Je voulais pouvoir rentrer chez moi*».

A Rabat, alors que les survivants de Tazmamart sont libérés en 1991, Ahmed Marzouki tente de publier son témoignage dès 1995. Pour l'en empêcher, les autorités l'enlèvent à nouveau et l'interrogent trente-six heures.

Harcèlement. A la mort de Hassan II, Mohammed VI poursuit, sous les pressions de la société, les signes d'ouverture. En octobre 2000, une première commémoration est célébrée à Tazmamart. Le vent tourne. «*C'est la course à la déculpabilisation et à la récup'*», dit un artiste marocain. Autour des survivants du bagne, tournent désormais la presse, les éditeurs. Au moins six journalistes assiègent Marzouki pour l'«aider à rédiger» ses mémoires.

C'est dans ce contexte que Ben Jelloun va pour la première fois écrire sur le Maroc noir. Il choisit Tazmamart, entre en contact avec un autre rescapé, Aziz Binebine, par l'intermédiaire de son frère, peintre et écrivain. Aziz a déjà repoussé plusieurs propositions éditoriales, notamment pour préserver sa famille. Il fini par céder au «*harcèlement*» de Ben Jelloun, explique-t-il dans la presse marocaine. L'écrivain avait en effet soutenu l'inverse. «*Je n'ai écrit que parce que Binebine m'en suppliait*», avait-il avancé face aux critiques, pour justifier son intérêt plus que tardif dans cette affaire.

A-valoir. Une seconde polémique va dès lors s'ajouter à la première. On n'y ausculte plus seulement les consciences. On déballe les comptes: 800 000 francs français nets d'à-valoir. Ainsi apprend-on que Ben Jelloun finit par accepter d'en verser 50% à Binebine après que celui ci ait refusé «*l'aumône*» d'un 10%. Il y a deux mois, Ben Jelloun en avait également promis une part aux associations marocaines. «*On ne peut pas accepter l'argent de ce type*», avaient alors fait savoir des militants indépendants des droits de l'homme, contactés «*pour quelque chose de l'ordre de 5%*». De son côté, l'écrivain affirme «*qu'aucun chiffre n'a été prononcé. Je ne sais pas encore. Je verrai quand l'argent sera là. Mais c'est le principe qui est intéressant*». En fait d'association marocaine, il devrait s'agir de l'Unicef, précise le romancier.

Sur le plateau de *Bouillon de Culture*, Ben Jelloun, «l'écrivain impliqué» de France, est face à son double du Maroc.

Pourquoi ce livre, insiste Pivot? La confrontation n'a pas lieu. L'auteur louvoie à nouveau. «*Ce n'est pas un roman sur le bagne. C'est l'histoire d'un personnage enfermé*». A *Libération*, il confie: «*On ne refuse pas un sujet exceptionnel*». Marzouki, lui, n'était pas invité. Son livre est arrivé trop tard chez Pivot. Mais, surtout, le rescapé est toujours interdit de passeport.

(1) Editions du Seuil, 229 pp., 110 F.

«Nous pouvions nous entendre mourir»
Premier témoignage direct sur Tazmamart. Déchirant.

Par F.A. ET J.G.

Il fallait qu'ils meurent, mais à petit feu, pour signifier que nul n'échappe à la colère du Roi. Officiers et sous-officiers condamnés pour les deux putsches contre Hassan II en 1971 et 1972, ils étaient 58 en arrivant à Tazmamart. 28 en sont sortis dix-huit ans plus tard. L'un d'eux, Ahmed Marzouki, vient de publier *Tazmamart Cellule 10* (1), le premier témoignage direct sur ces oubliettes du Moyen-Atlas. L'an dernier, *Al-Ittihad al-Ichtiraki*, le quotidien socialiste, avait triplé ses ventes en publiant, en arabe, le texte d'un autre survivant Mohammed Raïss.

Avec une précision clinique, Marzouki raconte ses 6 550 jours dans une cellule de béton, trois mètres de long sur deux et demi de large, avec un trou d'évacuation «*pour nos besoins*» et dix-sept petits orifices dans le mur pour ne pas étouffer dans le noir total. Il ne laisse rien de côté, ni l'invasion des insectes qui



«transformaient le corps en une immense plaie»; ni les cheveux, barbes et ongles qu'ils ne peuvent couper et les transforment en «fantômes errants dans des grottes préhistoriques»; ni les conflits «dans cette jungle où beaucoup luttait chacun pour soi»; ni les trois gardiens (sur quinze) qui faisaient entrer les médicaments et sortir les appels au secours. «Nous pouvions nous entendre mourir les uns après les autres», raconte Marzouki. Mohamed Chemsu succomba le premier, au bout de six mois. «Il commença à se cogner contre la porte de fer de sa cellule en appelant d'une voix désespérée Meriem, sa fille qu'il adorait». Trente corps reposent toujours sous une couche de chaux vive dans un coin du baignoir. Symbole des années de plomb au Maroc, Tazmamart était ce secret que tout le monde devait connaître. Par son témoignage, Marzouki vient de donner la véritable couleur des ténèbres.

(1) Editions Paris-Méditerranée, 324 pp., 110F.

